

son oncle devant être dans une inquiétude mortelle.

— J'ai fait atteler une voiture, dit M. de Ravines. Mais vous êtes-vous rendu compte de la nature de cet obstacle ?

— C'était un cadavre de chien jeté au tournant de la route, au moment précis où ma voiture arrivait. Je n'ai pas eu le temps de serrer les freins.

— Mais ce serait donc un acte de malveillance ? s'écria Maurice.

— Il n'y a pas de doute à ce sujet, déclara nettement l'ingénieur.

— Avez-vous donc des ennemis, mon cher Dugand ? demanda vivement M. de Ravines.

— Oui, Monsieur. Et peut-être bientôt vous demanderai-je de vous souvenir de ce qui s'est passé ce soir.

— Que voulez-vous dire ?

— Pardonnez-moi de ne pouvoir être plus explicite pour le moment. Et recevez mes meilleurs remerciements pour les soins dont vous m'avez entouré.

Il sera les mains que lui tendaient M. de Ravines, sa femme et Maurice, et pressa un peu plus longuement celle de Noella en murmurant.

— Priez !

— Mais enfin, Monsieur Dugand, vous allez au moins faire une déposition, prévenir la justice, dit M. de Ravines en conduisant l'ingénieur jusqu'à la voiture. Et puisque vous avez des soupçons, il sera facile, peut-être, de découvrir les lâches qui...

— Oh ! ne craignez rien, les coupables seront punis, en bloc... ou bien j'y resterai ! répliqua Stanislas avec énergie.

Noella emmena son élève, très excitée par l'aventure. Comme elles passaient devant la chambre de Charlotte, la porte s'ouvrit, laissant apparaître la jeune fille, encore vêtue de la robe claire qu'elle portait pour le dîner.

— Eh bien ! ce blessé ?... demanda-t-elle d'un ton qu'elle voulait rendre indifférent, mais où passait comme une vague anxiété.

— Il en est quitte pour peu de chose, grâce à Dieu ! répondit Noella dont la voix tremblait un peu d'angoisse retrospective.

— Dis donc, tu t'es joliment bien sauvée, toi ! s'écria Marcelle, l'enfant terrible. On voit que les blessés te font peur. Heureusement que Mlle Noella n'est pas comme toi. Ses mains tremblaient bien, pourtant, elle était toute pâle, mais elle a eu vite fait d'arranger ce pauvre Dugand, qui avait l'air bien content d'être soigné par elle, du reste.

— Cela prouve que Mlle des Landies n'a pas le cœur sensible ! répliqua Charlotte dont le visage un peu pâli était devenu pourpre à la réflexion de sa cadette.

Elle ferma brusquement sa porte, et Noella entraîna la fillette vers sa chambre.

Quelques instants plus tard, Noella, agenouillée dans sa chambre, pria avec ferveur pour son fiancé. Ce soir, elle avait compris qu'un danger menaçait Stanislas. Lequel, et de la part de qui, elle ne pouvait le deviner. Mais ses supplications ne cesseraient de s'élever chaque jour vers le ciel jusqu'au jour où elle verrait s'écarter ce voile de mystère...

Mme de Ravines était bien décidée à ne pas conserver l'institutrice de sa fille, mais elle se demandait avec ennui quel prétexte elle invoquerait. Jamais elle n'avait eu un reproche à adresser à Noella, qui réunissait toutes les qualités rêvées. D'autre part, Marcelle affectionnait la jeune fille de toute l'ardeur de sa nature enthousiaste, et ne manquerait pas de jeter les hauts cris à l'annonce d'un départ non motivé par une raison sérieuse. Maurice, alors, se douterait peut-être du véritable motif.

Une circonstance imprévue vint fort à propos la tirer d'embarras. Deux jours après l'accident de Stanislas, elle reçut une lettre de la marraine de Marcelle, qui venait de s'installer à Cannes et demandait qu'on lui donnât la fillette pour le reste de l'hiver.

“ Je suis seule et triste, écrivait-elle, ce sera pour moi un bonheur de m'occuper de ma chère petite filleule, de la promener, de l'instruire.”

Tout aussitôt, Mme de Ravines prit prétexte de cette phrase pour déclarer que Mme de Reyan témoignant cette intention, l'institutrice était inutile, et qu'il serait même peu poli de la faire suivre son élève, car la marraine verrait peut-être là un doute sur ses facultés d'institutrice et de surveillance. En conséquence, Noella fut avertie, fort aimablement, que l'on se trouvait obligé de se priver de ses services.

Marcelle demeura fort perplexe, partagée entre son affection pour Mlle des Landies et celle qu'elle portait à sa marraine dont elle était très gâtée.

— Mais vous reviendrez quand je serai de retour ici, au printemps, Mademoiselle Noella ! s'écria-t-elle en embrassant la jeune fille.

Noella répondit vaguement. Elle avait l'intuition que ce congé était définitif. Depuis deux jours, Mme de Ravines n'était plus la même pour elle. Et elle avait surpris une lueur de joie méchante dans le regard de Charlotte lorsque sa mère avait fait part à l'institutrice de sa décision.

Peu de temps auparavant, la perte de cette situation bien rémunérée eût été un coup douloureux, surtout en ce moment où Mme des Landies et Vitaline avaient besoin de soins assez coûteux. Mais, sans doute, elle ne tarderait pas à devenir la femme de Stanislas, et son sort se trouverait définitivement fixé, sous la protection forte et tendre de cet être chevaleresque.

Marcelle ne devant partir que huit jours plus tard, Noella, sur la demande de son élève, restait jusqu'à ce moment. Mais les leçons se trouvaient à peu près interrompues, et, profitant de sa liberté presque complète, la jeune fille, le lendemain du jour où lui avait parlé Mme de Ravines, s'habilla dans l'intention de se rendre près de Julienne Vaillant, qu'elle n'avait pas vue depuis quelque temps. Dans le vestibule, elle croisa M. de Ravines et Maurice qui causaient avec un contremaître de l'usine d'Eyrans. Au passage, elle entendit ces mots prononcés par ce dernier :

— Mais oui, Monsieur, c'est bien curieux, on dirait que M. Dugand ne tient pas à faire chercher